

LÉON GAMBETTA / GEORGES CLEMENCEAU RÊVER LA RÉPUBLIQUE DE SON IDÉAL À SON INVENTION



Le Centre des monuments nationaux présente l'exposition « Gambetta-Clemenceau : rêver la République, de son idéal à son invention » à la maison des Jardies à Sèvres et à la maison et jardins de Georges Clemenceau à Saint-Vincent-sur-Jard.

Menant une vie politique intense, Léon Gambetta (1838-1882) cherche un endroit calme où se reposer. Il fait l'acquisition en 1878 de la maison du jardinier sur la propriété de Balzac aux Jardies. Après la grande guerre et les négociations du traité de Versailles, Georges Clemenceau (1841-1929) souhaite se ressourcer dans sa Vendée natale, il loue une maison à Saint-Vincent-sur-Jard dans laquelle il se rend aux beaux jours entre 1920 et 1929. Ces deux lieux sont gérés par le Centre des monuments nationaux.

LA RÉPUBLIQUE EN HÉRITAGE

« Mon cher père, je me hâte de répondre à ta chère lettre. J'y ai vu une fois de plus ton affection, cette amitié d'homme et de père. Je suis heureux d'avoir trouvé en mes parents des amis et des pareils, des égaux et non des despotes impérieux et irrationnels comme j'en vois assez souvent dans le monde (...) »

Lettre de Léon Gambetta à son père, 9 juin 1857

Le fils d'un épicier d'origine italienne

Léon Gambetta est né à Cahors le 2 avril 1838 d'une famille d'origine génoise. Son grand-père paternel s'adonne à du petit commerce maritime puis s'installe à Cahors en 1818 et y ouvre un commerce d'épicerie, qui est repris par son fils Joseph.

Après avoir navigué, celui-ci épouse en 1837 Marie-Magdeleine Massabie, fille d'un pharmacien du village voisin et ouvre un nouveau commerce à Cahors, le bazar génois. Ils ont deux enfants : Léon et Benedetta, née en 1840.

Un milieu modeste

De cette origine nous pouvons retenir que Léon Gambetta est issu d'un milieu modeste qui, à la faveur du mariage de son père et de la prospérité générale du pays, élève son niveau de vie.

Son père lui fait faire des études au petit séminaire de Montfaucon puis au lycée de Cahors. Il est un élève à la fois doué et turbulent. À la différence de bien des hommes

Trois années séparent les deux hommes. Georges Clemenceau découvre Léon Gambetta lors de son réquisitoire au procès de Charles Delescluze en novembre 1868. Ils partagent alors le même sentiment républicain. La République est proclamée le 4 septembre 1870 mais elle reste vulnérable. Le climat politique du pays demeure très incertain.

Par leur tempérament bien différent, les deux hommes s'opposent dans leur stratégie pour pérenniser la République. Pour Clemenceau l'impatient, la République est fragile et il faut la défendre à tout prix. Gambetta, le modéré, prône la conciliation et le compromis.

Léon Gambetta meurt prématurément à 44 ans. Georges Clemenceau continue son combat pour la défense des valeurs qui lui sont chères jusqu'à la fin de sa vie à 88 ans. Dans son discours d'hommage à Gambetta du 26 avril 1909, Georges Clemenceau écrit : « *Gambetta a fondé la République sur le roc immuable des volontés populaires en faisant confiance à la démocratie, en consacrant toutes ses forces à l'éclairer, à la faire meilleure pour lui permettre d'arriver à se gouverner elle-même.* »

Textes sur Georges Clemenceau par Mme Sylvie Brodziak, professeure émérite des Universités. Chercheuse en activité. UMR-CNRS 9022 Héritages. CY Cergy Paris Université.

Textes sur Léon Gambetta par M. Jérôme Grévy, professeur d'histoire contemporaine. Assesseur à la recherche de la Faculté des Sciences humaines et des Arts. Responsable du Parcours Action publique territoriale et des stages du Master de sciences politiques. Université de Poitiers - UFR des Sciences humaines et des arts.



politiques, de droite comme de gauche, il ne bénéficie pas d'un réseau familial qui lui aurait facilité sa carrière.

Une sensibilité à la culture républicaine

Selon les biographes, Léon Gambetta manifeste très jeune les prédispositions qui vont le caractériser : le goût de la parole publique et un charisme de meneur. Il s'intéresse de bonne heure à la chose publique, critiquant le coup d'État du futur Napoléon III.

Ses parents éveillent en lui des sentiments républicains : son père est lecteur de Voltaire et sa mère lui fait lire des articles d'Armand Carrel, militant républicain tué en duel par Émile de Girardin en 1836 et qui fut une icône pour le mouvement républicain.

En outre, les racines génoises du milieu familial contribuent à susciter son intérêt pour la péninsule italienne, cultivé notamment lors de l'unité de la péninsule.

« Je suis né d'un père idéologue et qui avait le culte de la Révolution. [...] Mon père m'a fait républicain. »

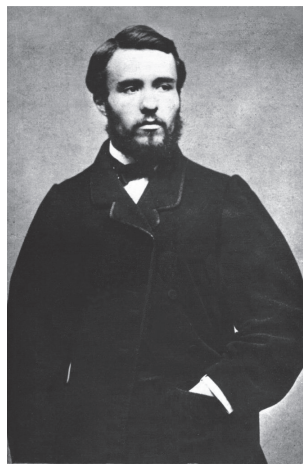
Une enfance vendéenne

Né le 28 septembre 1841 à Mouilleron-en-Pareds, Georges Clemenceau reçoit en héritage l'athéisme, la République, la liberté et la justice.

Il voit le jour dans une famille de « bleus », dans une Vendée encore meurtrie par le souvenir des guerres entre Chouans et Révolutionnaires.

Premier fils, il grandit entre l'affection de sa mère et l'attention de son père, médecin de campagne, dans un foyer libéré de tout carcan confessionnel, propice à la liberté de pensée et de conscience. Sa prime éducation est assurée par sa mère Sophie Gautreau, souveraine au quotidien, qui lui donne la lecture et des rudiments de latin.

Son père, peu présent dans la journée, joue son rôle le soir à table ou pendant les grandes vacances : il l'initie à la chasse, lui transmet son amour pour le cheval, sa passion pour les livres et son intérêt pour les idées nouvelles de Louis Blanc, Blanqui, Buonarroti, Proudhon et autres sulfureux penseurs. Il lui fait partager son enthousiasme pour la Révolution française, et son admiration pour Victor Hugo.



Musée Clemenceau - Paris

De la révolte à l'action

En 1851, à Nantes, Clemenceau fait « ses humanités » au lycée impérial. Bachelier, il monte à Paris en 1861 et y achève ses études de médecine. Au quartier latin, il appartient à la jeunesse dressée contre l'Empire.

Le 23 février 1862, place de la Bastille, Clemenceau passe à l'action et appose des affiches célébrant l'anniversaire de la chute du roi Louis Philippe. Immédiatement arrêté, il rencontre, à sa sortie de prison, le révolutionnaire Blanqui.

Le 13 mai 1865, Clemenceau soutient sa thèse de médecine. Le 25 juillet, meurtri par un chagrin d'amour, il s'embarque précipitamment pour les États-Unis où il devient correspondant du journal Le Temps. Dans ses articles, Clemenceau admire la démocratie américaine et attaque Napoléon III.

En 1869, de retour en France, il est marié à Mary Plummer, une jeune américaine.

L'ENTRÉE EN POLITIQUE

« ... Chaque année ce sera l'anniversaire de nos morts, jusqu'au jour où le pays redevenu le maître vous imposera la grande expiation nationale au nom de la liberté, de l'égalité, de la fraternité... »

Plaidoirie lors du procès Baudin, 1868

Être républicain sous l'Empire

Léon Gambetta étudie le droit à Paris et, immédiatement, se distingue auprès de ses camarades par son éloquence. Inscrit au barreau de Paris en 1859, dédaignant les plaidoiries pour les querelles de voisinage, il s'intéresse davantage à la cause républicaine. La décennie 1860 voit en effet la jeune génération républicaine s'activer. Gambetta et ses amis se retrouvent dans les cafés du Quartier latin. Ils dénoncent l'Empire mais ne se privent pas non plus de critiquer les Quarante-huitards qui n'ont pas su sauvegarder la Deuxième République. Ils multiplient les actions de propagande, distribuant des feuilles clandestines. Lors des procès, la tribune donne aux avocats l'occasion de flétrir le gouvernement.

Combattre par le verbe

Gambetta défend les journaux mis en accusation par le ministère public. L'occasion qui le fait connaître à toute la France et même en-dehors des frontières survient lors de l'affaire du procès Baudin. Le journal Le Réveil est assigné en justice en 1868 pour avoir lancé une souscription en faveur de l'érection d'un monument en l'honneur du député Baudin, mort sur une barricade en 1851. Gambetta met en accusation le pouvoir. Dans toute la presse, il n'est question que de son éloquence, sa voix puissante, son geste menaçant, le négligé même de sa tenue.



Gambetta député

Lors des élections de 1869, qui voient les républicains revenir en force au Corps législatif, Gambetta est élu à Marseille sous l'étiquette de radical.

À la chambre, il se fait remarquer par quelques discours appuyés. Sa prise de parole le 5 avril 1870 contre le plébiscite lui permet de développer les idées républicaines. Soucieux de ne pas effaroucher le parti conservateur, persuadé que le succès viendra des urnes, il appelle ses amis républicains à agir dans le respect de l'ordre public.

« Il faut agir. L'action est le principe, l'action est le moyen, l'action est le but. »

Opposant à l'Empire

En octobre 1861, Lorsqu'il descend du train à la gare Montparnasse, Georges Clemenceau n'est pas seul. Son père l'accompagne, et fort de son expérience dans la capitale dans les années 1830, le chaperonne. Sans attendre, il le présente à l'opposition républicaine parisienne. Leur première visite est pour Etienne Arago, opposant à l'Empire, revenu d'exil en 1849. Chez lui, Clemenceau connaît tous les héritiers des Quarante-huitards, tous avides de République.

« Adopté » et encouragé par l'amnistié Jourdan, il entre en résistance tout en poursuivant ses études de médecine.

Premiers actes de résistance

Il devient critique littéraire dans deux journaux éphémères, victimes de la censure.

Soucieux de détruire le régime de Napoléon III, Georges Clemenceau passe à l'action le 23 février 1862 et, place de la Bastille, appose avec deux de ses camarades des affiches conviant les ouvriers à célébrer l'anniversaire du 24 février 1848, chute de Louis-Philippe.

Arrêté, il poursuit son apprentissage en politique en prison à Mazas. Là, il acquiert par l'expérience un précieux savoir mais surtout, une fois libéré, il rend régulièrement visite à « l'enfermé » Blanqui, voisin de cellule de ses comparses. Avec lui, il a de longues causeries et admire son désintérêt, sa fidélité au triomphe de la vérité et de la justice, tout en le trouvant trop idéaliste et peu à l'écoute des autres, à la grande différence de Gambetta, « d'origine latine aussi, qui fut surtout de grand geste et d'attirance personnelle. »

La transition en politique

Parti précipitamment aux États-Unis en 1865, il y est encore lorsque, le 8 mai 1869, Gambetta présente publiquement le programme de Belleville, acte fondateur chez les républicains. De retour en France fin juin, il s'installe à Paris et, immédiatement plongé dans la guerre de 1870, désigné maire provisoire du 18^e arrondissement, il fait son entrée en politique aux côtés du leader de la jeune génération républicaine qu'est alors Gambetta.

Ce combat révèle Clemenceau au monde politique.

FAIRE FACE AUX CRISES

« Citoyens, attendu que tout le temps nécessaire a été donné à la représentation nationale pour prononcer la déchéance ; attendu que nous sommes et que nous constituons le pouvoir régulier issu du suffrage universel libre, nous déclarons que Louis-Napoléon Bonaparte et sa dynastie ont à jamais cessé de régner sur la France »

Proclamation du 4 septembre 1870

La proclamation de la République

À l'annonce de la défaite de l'empereur à Sedan, un rassemblement de Parisiens inquiets se constitue devant les grilles du palais Bourbon. Gambetta s'efforce de rassurer la foule pour prévenir tout risque d'émeute. Les députés républicains modérés craignent une révolution violente qui discréditerait le nouveau régime. Ils sont dépassés par les événements : le 4 septembre, la foule envahit le palais Bourbon, siège du Corps législatif. Montant à la tribune, Gambetta annonce la déchéance de l'Empereur, puis prend la tête du cortège qui se dirige vers l'Hôtel de Ville où, acclamé par une foule enthousiaste, il proclame la République. C'est le premier acte de la rupture entre Gambetta et l'extrême gauche.

Ministre de la Défense nationale

Le nouveau gouvernement est composé de différentes nuances politiques. Gambetta fait figure d'intransigeant. En raison de l'effondrement de l'armée française, la priorité du gouvernement est de réorganiser la défense. Ministre de l'Intérieur, Gambetta épure le corps préfectoral et nomme des préfets républicains.

Paris étant assiégé, le gouvernement est coupé de la délégation qu'il a envoyée à Tours. Le 7 octobre, Gambetta quitte Paris en ballon et parvient, après quelques péripéties,



Maison des Jardies / OMN

à gagner Tours. Assumant de fait la fonction de ministre de la Guerre, il s'entoure de fidèles et parcourt le pays afin de renforcer l'autorité du gouvernement. Il suscite des recrutements, organise la formation des nouveaux soldats et encourage la production d'armes et de munitions.

Toutefois, malgré quelques succès, les armées françaises ne parviennent pas à endiguer l'avancée des Prussiens. Contre l'avis de Gambetta, qui désire continuer la lutte à outrance, une convention d'armistice est signée. Gambetta s'y oppose puis démissionne le 6 février 1871. Ses adversaires dénoncent celui qu'ils appellent désormais « le fou furieux ». Craignant d'être arrêté, ce dernier s'enfuit en Espagne, à Saint-Sébastien.

« Gambetta était un autre homme, d'une autre trempe, d'une autre âme que Ferry. J'ai aimé Gambetta. J'ai eu de l'estime pour lui. »

Le conflit franco-prussien

Pendant la guerre de 1870, Georges Clemenceau est élu maire de Montmartre. Enfermé dans la capitale assiégée, il entre en résistance et essaie de soulager ses administrés, victimes de la faim et d'un très rude hiver. En janvier 1871, hostile à l'armistice mais compagnon de Gambetta, il est élu député de Paris. Leur confiance réciproque est si forte que, le 3 février 1871, Gambetta demande à Clemenceau de se présenter à la mairie de Lyon « pour servir la République ». Le Vendéen devenu parisien refuse.

En mars, après l'épisode douloureux de la Commune, il démissionne, n'ayant pu concilier Versaillais et Parisiens insurgés. Brillamment réélu député le 5 mars 1876, il quitte son mandat de conseiller municipal. À la Chambre, en 1877, après la crise du 16 mai, il devient, selon ses dires, « le sous-verge » de Gambetta et, ensemble, conspirent pour « faire des grandes choses », sans avoir prévenu le Comité des délégués des Gauches auquel ils appartiennent. Leur secrète complicité n'aboutit à rien.



Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris

Divergences entre les deux hommes

À l'Assemblée, son premier grand combat est pour l'amnistie des Communards, il le mène avec ardeur aux côtés de Victor Hugo. Le 21 juin 1880, suite à la démission du président conservateur Mac Mahon, à l'arrivée au Sénat d'une majorité de républicains et au ralliement de Gambetta, l'amnistie plénière est votée. En novembre 1881, Gambetta, nommé président du Conseil, propose un programme fort en deçà du programme de Belleville.

Clemenceau, déçu, s'éloigne alors de celui qui, accompagné par « le Versaillais » Ferry, désire accomplir les réformes au fur et à mesure, en temps opportun. Clemenceau, peu patient, veut réaliser au plus vite sa République idéale et refuse de poursuivre avec « le commis voyageur de la République ». Ce combat révèle Clemenceau au monde politique.

LE JOURNAL COMME TRIBUNE : LES PATRONS DE PRESSE

« Fermeté dans les principes, modération dans le langage : telle doit être la devise de la presse républicaine dans une époque comme la nôtre. Le temps travaille pour nous, n'allons pas plus vite que le temps. »

La République française, 10 septembre 1873

La République française

Le 7 novembre 1871, Gambetta fonde un journal quotidien, *La République française*. L'intention est triple : fournir aux militants des informations fiables dans tous les domaines, diffuser en province les mots d'ordre dans les moments de crise, propager les principes républicains pour changer l'image que l'Empire a donné des républicains depuis plusieurs décennies. La tonalité est sérieuse, voire austère. Gambetta souhaite que les républicains apparaissent désormais comme de futurs hommes de gouvernement, prêts à exercer des responsabilités.

Gambetta n'est pas lui-même homme de plume, mais il sait composer une équipe solide, constituée de républicains fidèles qui ont combattu l'Empire à ses côtés. Il sait utiliser les compétences à bon escient : il commande des articles aux uns et aux autres, en dicte lui-même à son secrétaire, en écarte d'autres. Pour ne pas risquer que le journal soit mis en procès, les articles ne sont pas signés.

La Petite République française

Le 13 avril 1876 paraît le premier numéro du second journal gambettiste. Les objectifs sont complémentaires : répandre les principes républicains et la ligne politique de modération dans les milieux populaires, citadins comme ruraux.

Le journal est bon marché. Le style adopté par Dionys



Maison des Jaurès / CIVIVI

Ordinaire, le principal rédacteur, est familier et facilement accessible à tous mais sans vulgarité.

Le souci pédagogique est indéniable, de la première à la dernière ligne de chaque numéro. Le journal ajoute aux chroniques politiques les faits divers, les romans feuilletons, les récits historiques, les informations pratiques.

La Petite République française est un acteur décisif d'enracinement définitif de la République dans les campagnes. Les républicains n'apparaissent plus comme des utopistes, des partageux, des fauteurs de trouble, mais comme des gens raisonnables, de bon sens.

Organes officiels des républicains, le succès des journaux gambettistes joue un rôle non négligeable dans la conquête du pouvoir.

« J'ai fondé un journal pour servir la politique de réformes.... »

Naissance de *La Justice*

Georges Clemenceau fonde son journal *La Justice* le 16 janvier 1880. Comme Gambetta, avec *La République Française*, il construit son propre lieu d'expression destiné à ses pairs en politique. L'équipe de rédaction est choisie et composée selon ses critères de directeur, et ceux de Camille Pelletan nommé rédacteur en chef.

Jusqu'en 1893, Clemenceau écrit peu, seuls ses discours et quelques éditoriaux sont publiés. Il est avant tout « le patron », celui qui, par son savoir-faire, son charisme, ses colères, sa désinvolture et son humour donne une tenue et une âme au journal.

Patron de presse

Clemenceau cimente son équipe par le travail, l'amitié et le consensus politique. Écrire est avant tout une arme et il vit le journalisme comme un combat.

Cependant, *La Justice* n'est pas une simple tribune, elle est aussi pour l'orateur l'occasion de travailler son écriture, qu'il n'a pas naturellement facile. Il apprend les techniques, et avec un style bien à lui, devient un professionnel de la presse écrite. Chroniqueur, il a pour spécialité l'article-critique,

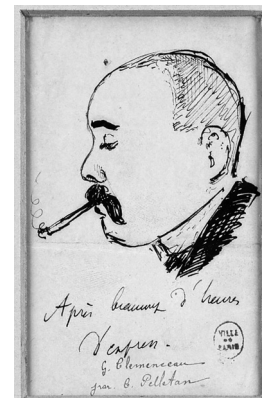
réponse à une opinion exprimée ou dénonciation d'une situation socialement et humainement insupportable.

Dans ce papier souvent polémique, Clemenceau interpelle et ferraille avec tout personnage susceptible d'avoir une parole publique.

L'écriture comme une arme

À partir de 1893, le directeur politique devient adepte de l'enquête de terrain et progressivement sort de son bureau pour mieux rencontrer « l'homme installé sur l'impériale de l'omnibus et qui se rend à son travail ». Il s'adonne même au journalisme d'investigation. Rapportant le vécu des anonymes, ses articles dénoncent, revendiquent et construisent le discours social et politique qu'il tient à la tribune.

Une fois *La Justice* disparue en 1897, le Patron demeure journaliste et écrit dans de nombreux journaux jusqu'en 1917, persuadé du rôle fondamental de la presse dans l'exercice de la liberté d'expression et du droit de résister à l'oppression.



Paris Musées / Musée Carnavalet - Histoire de Paris

EN SCÈNE ! MEETINGS ET JOUTES POLITIQUES

« Ah ! Retenez-le ! Nous n'aurons véritablement fondé la République sur le roc que le jour où nous pourrons répondre victorieusement à tous les fauteurs de restaurations monarchiques qui parlent de stabilité : depuis un siècle, sauf le cas fortuit de Charles X succédant à Louis XVIII, jamais pouvoir n'a été régulièrement transmis dans ce pays en vertu des lois à un successeur. Eh bien, ce que je veux voir, ce que j'appelle de tous mes vœux, ce à quoi j'adjure tous les bons républicains de consentir, faisant taire momentanément tout mouvement d'impatience, tout ressentiment, et même de légitimes aspirations, c'est le fonctionnement de la Constitution, c'est-à-dire le mécanisme républicain placé au-dessus de toutes les objections et de toutes les controverses, démontrant qu'enfin nous avons trouvé la vraie stabilité, celle qui se fait par la dévolution de la loi. »

Discours de Romans, 18 septembre 1878

Une parole redoutée et admirée

Tous les auditeurs des discours de Gambetta, amis comme adversaires, témoignent de son éloquence remarquable, à la Chambre des députés comme dans l'espace public. Tous rapportent sa voix tonitruante, son va-et-vient à la tribune, ses gestes parfois menaçants. Sa parole est une arme redoutée des uns et admirée des autres. Contre les monarchistes comme les cléricaux, ses dénonciations sont aussi terribles que ses railleries.

En raison de son apparente facilité, ses biographes attribuent la force de ses discours à un don naturel, héritée de son sang italien. Elle résulte également de sa formation de juriste, en particulier les joutes oratoires auxquelles s'exercent les jeunes avocats. Il plaide peu pendant les années qu'il passe au barreau et sa parole se déploie dans le champ du politique.



Maison des Jardies / CMN

Il n'écrit pas ses discours mais, bien informé sur tous les sujets qui concernent la République, il sait où il va.

Un orateur hors pair

Le raisonnement est clair, précis, argumenté, jalonné de citations et de références. Après un préambule hésitant, Gambetta s'échauffe et sa parole devient forte, ses gestes amples, ses formules pénétrantes. Par souci de clarté, il revient sur les termes importants, les répète, les atténue ou les renforce pour dégager l'idée maîtresse du discours. Il se laisse porter par sa parole : lorsque les interruptions ou le hasard font surgir en lui de nouvelles idées, il s'y arrête et les développe avant de reprendre le fil de son argumentation.

Pendant une dizaine d'années, il sillonne la France, prononce des harangues publiques. Refusant les conventions académiques et les formules ampoulées,

il adopte une forme familière. Il s'adresse aussi bien à la raison qu'à la passion pour persuader de la justesse de ses vues. Il est l'instituteur de la République.

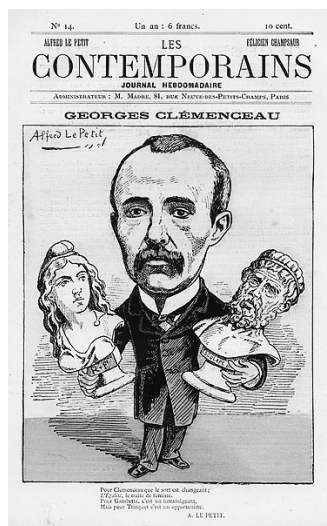
« La démocratie n'est pas le gouvernement du silence et de l'inertie. »

L'ascension

Élu député de la Seine, le 4 septembre 1881 sur un programme radical rédigé par lui-même, dans une Chambre républicaine à 83%, Clemenceau choisit de former avec une vingtaine de députés un groupe autonome. Il s'impose alors comme le chef de l'extrême gauche parlementaire et devient « le tombeur de ministères ». Sans état d'âme, il ferraille contre Gambetta, son ancien compagnon d'armes, nommé le 10 novembre 1881 président du Conseil par le président de la République Jules Grévy.

La scission

Deux grandes questions sont au cœur du conflit entre opportunistes et radicaux, entre Clemenceau et Gambetta, allié de Jules Ferry, son ennemi juré depuis la Commune : la révision constitutionnelle et la politique coloniale. Pour avoir une République pérenne et stable, il est nécessaire qu'il n'y ait qu'une seule chambre et donc une assemblée unique qui donnerait un seul avis, seule expression du suffrage universel. Le 26 janvier 1882, Gambetta défend l'existence du Sénat contre l'assemblée unique, mais n'obtient pas la confiance des députés sur son projet de révision. Battu, il remet sa



démission au président de la République.

Duel sur la politique coloniale

Toutefois la plus belle des passes d'armes entre les deux ténors républicains a eu lieu en juillet, lors du débat sur l'engagement de la France en Égypte pour soutenir l'Angleterre et contrôler le canal de Suez.

Gambetta et Clemenceau se succèdent à la tribune. Le 20 juillet, magistralement, Clemenceau retourne l'argument de son adversaire : « Ce n'est pas pour la nationalité égyptienne ni pour le parti national qu'il faut aller en Égypte, mais pour la nation française en mettant en avant les intérêts des... Égyptiens ». Il insiste sur leur misère, défend une politique démocratique et refuse d'asservir l'Égypte. Le 24 juillet 1882, le projet de crédits militaires est rejeté par 416 voix contre 75.

VIE INTIME ET AMICALE

« Ah ! S'il était là ! Ce n'est pas moi qui parlerais, c'est lui, avec plus de force, plus d'autorité, plus d'éloquence. Comme je serais heureux ! Je n'ai plus d'autre joie en ce monde que de m'inspirer de lui et de faire à sa place et de là ce qu'il ferait. »

Lettre d'Eugène Spuller à Jules Ferry, 22 janvier 1885

Les amis de Gambetta

Un cercle d'amis fidèles se tient dans l'entourage immédiat de Gambetta. Leur amitié dépasse la politique, même si tous semblent ne vivre que pour la cause républicaine. On les voit toujours ensemble ; célibataires pour la plupart, ils fréquentent les mêmes cafés du Quartier latin.

De la même génération, née dans les années 1830, ils sont originaires de province ; issus de la petite bourgeoisie, peu fortunés, ils sont cultivés. Militants contre l'Empire, ils se sont connus dans les couloirs du Palais, les tribunes du Corps législatif ou les cafés. Ils contribuent avec Gambetta à l'aventure de la Défense nationale.

Des soutiens fidèles

Ils sont rédacteurs de La République française, chacun dans son domaine de spécialité. Élus députés, ils défendent à l'Assemblée nationale puis à la Chambre des députés la ligne modérée que Gambetta prône. Eugène Spuller est un intime ; vivant dans son ombre jusqu'à sa mort, il est son bras droit, à la fois secrétaire, confident, conseiller. Le jeune Joseph Reinach se joint au groupe ; Gambetta le choisit comme chef de cabinet.

Léonie Léon

Admiratrice de Gambetta depuis le procès Baudin, Léonie Léon devient sa maîtresse en 1872. Leur liaison est passionnée, comme en témoignent les télégrammes enflammés qu'il lui envoie. Intéressée par la chose publique, elle lui apporte ses conseils.

« Les femmes, depuis la mort de Gambetta leur idole, avaient les yeux sur lui. »

Une vie sentimentale mouvementée

Au Panthéon des grands hommes, le Tigre a la réputation d'avoir été un « homme à femmes ». S'il a eu incontestablement une vie sentimentale agitée, il est difficile de confirmer ou d'infirmer ses aventures donjuanesques, puisque Clemenceau a toujours fait preuve d'une grande pudeur. Dans sa vie privée, il a passionnément cultivé le secret, et une fois divorcé, a revendiqué autant pour lui que pour ses aimées une certaine liberté sexuelle, scandaleuse pour l'époque.

Parti en 1865 aux États-Unis, il y rencontre une jeune américaine, Mary Plummer. Il l'épouse en 1869 et leur union prend fin en 1892, il a cinquante et un ans. L'adultère est au cœur de la rupture. Mais si Clemenceau le pratique et l'admet pour lui-même, il le juge intolérable, même supposé, pour sa femme et, de façon indigne, renvoie Mary brutalement en Amérique. Bel homme désormais seul, il cumule les aventures, plus ou moins éphémères selon la personnalité des dames qu'il attire.

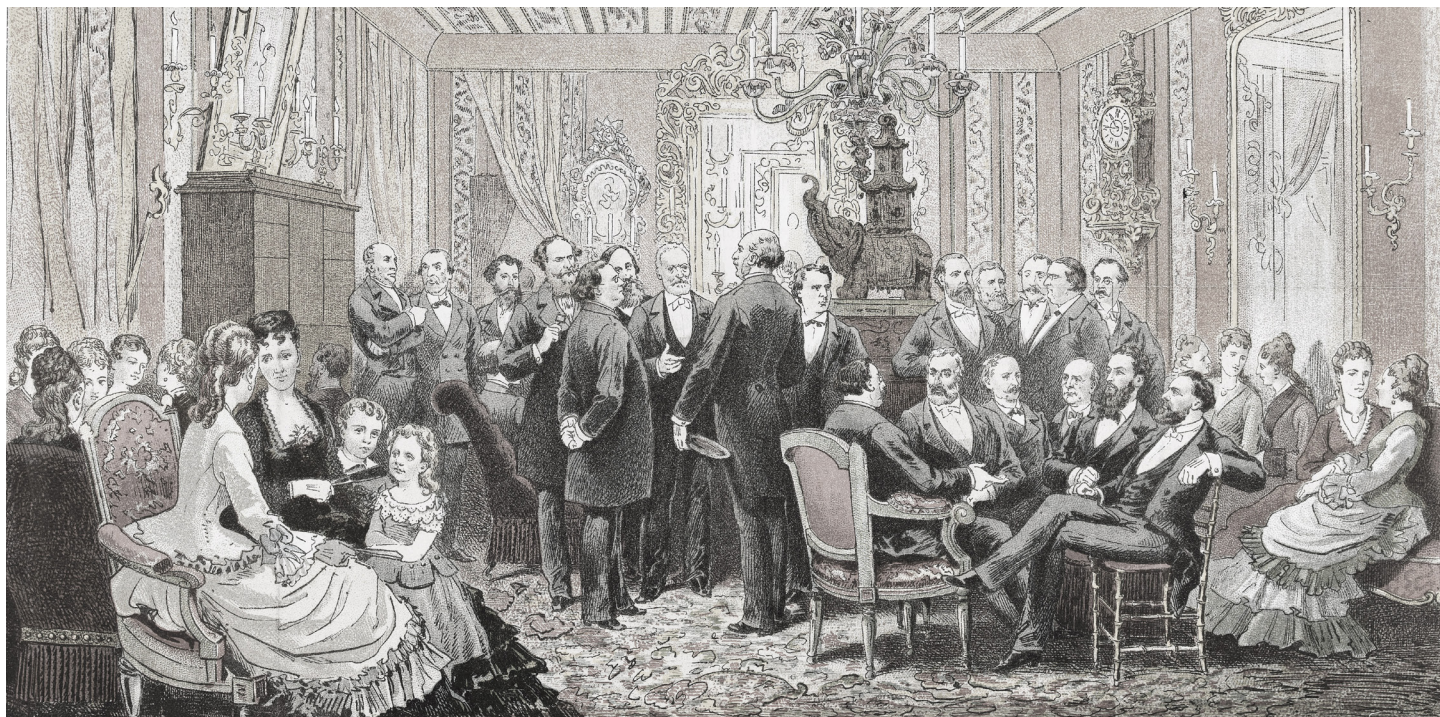
Un amoureux libre

Homme libre, insolent dans ses mœurs et rétif aux normes de la morale bourgeoise, il collectionne de brèves rencontres, éreinte le mariage qui emprisonne, se débarrasse des préjugés moraux ou religieux. Beaucoup de femmes célèbres se sont vantées d'avoir eu une relation privilégiée avec Clemenceau. Toutes ont admiré le président du Conseil ou le Chef de guerre.

Rose Caron, la comtesse d'Aunay et Marguerite Baldensperger ont été ses grandes passions. En 1929, une fois le Père la Victoire disparu, Marguerite Baldensperger, son ultime amour, qui a aimé et admiré en lui l'écrivain plus que l'animal politique, commence à dactylographier les six cent soixante-huit lettres qu'il lui a tendrement envoyées.

Un seul homme figure au sein de son cercle d'intimes : l'ami peintre Claude Monet, « son vieux cœur ».

VIE CULTURELLE ET MONDAINE



« Pour développer ce large enseignement des principes généraux de l'art que réclament nos grandes industries, pour fortifier l'enseignement technique qui ne leur est pas moins nécessaire, j'ai l'honneur, monsieur le Président, de vous proposer la création d'un ministère des Arts. »

Rapport au président de la République pour la création du ministère des Arts, 17 novembre 1881

Fils d'épicier, Gambetta ne connaît pas les usages culturels et mondains de la vie parisienne. Des républicains fortunés l'initient à cette sociabilité, indispensable pour pouvoir être considéré comme un homme de gouvernement.

L'admiration pour la création et les productions artistiques

Gambetta s'intéresse aux manifestations artistiques autant qu'à la politique. Il se lie au critique d'art Théophile Silvestre, avec lequel il visite les ateliers, les musées, les salons, les expositions. Par l'intermédiaire d'Antonin Proust, député républicain des Deux-Sèvres qui rédige les articles consacrés aux arts dans *La République française*, il est sensibilisé à l'esthétique des impressionnistes et à la demande d'indépendance des peintres vis-à-vis de l'administration. Il aime également se rendre au théâtre avec Léonie Léon.

La fréquentation des salons républicains

Les salons républicains, qui apparaissent dans les années 1860, sont des lieux de sociabilité cultivée. La génération Gambetta y fait connaissance des vieux républicains de 1848 et médite sur l'échec de la deuxième République. En dépit des efforts des hôtes qui reçoivent, les partisans d'un combat légal contre l'Empire libéral ne parviennent pas à surmonter le différend qui les oppose aux irréductibles décidés à renverser Napoléon III par une révolution.

Au cours des années 1870, la fréquentation des salons contribue à changer l'image de Gambetta, lui donnant dans une certaine mesure respectabilité et moralité et lui permettant de rencontrer non seulement les hommes politiques du centre-droit mais également écrivains, journalistes, militaires et diplomates.

« Le théâtre est très bon pour le poulx. »

Le dandy devenu parisien

Dans les réceptions, dans les salons ou à l'Opéra, Clemenceau se distingue à la fois par son élégance et sa désinvolture. En habit noir, gilet blanc et haut de forme, il endosse le costume du dandy. Arrivé de province, Clemenceau n'est pas un héritier et il doit prendre sa place dans le « beau monde » parisien.

Le critique d'art Gustave Geffroy lui offre la clef des « temples de mondanité ». C'est lui qui l'introduit dans les salons aristocratiques et bourgeois où s'affichent les goûts littéraires et artistiques. Il fréquente assidument ceux de Madame Arman de Caillavet et Madame de Loynes.

La passion théâtrale

Devenu un des politiques les plus en vue de la Troisième République, il s'adonne totalement à sa passion : le théâtre.

Plusieurs fois par semaine, sur des petites cartes de visites à en-tête de l'Assemblée nationale puis du Sénat, il griffonne à la hâte des réservations de baignoires ou de loges pour les succès du moment. Pour lui, un bon spectacle est une pièce où l'ennui est absent mais où le message est présent.

Fou de théâtre, il se délecte de l'ambiance. Il est réceptif à l'atmosphère de la salle, à la décoration, au bruissement impatient des spectateurs. Il aime les ors, les sièges rouges, le rideau d'arlequin, les petits coins tapissés, les bonbons assortis : toute la liturgie et l'aspect factice souvent clinquant des salles de spectacles.

Clemenceau connaît cette attente joyeuse précédant la levée du rideau dans les grands théâtres parisiens. On le rencontre au prestigieux Théâtre-Français ou Comédie-Française, au Théâtre de la Renaissance, dirigé à partir de 1893 par son amie Sarah Bernhardt, au Nouveau-Théâtre, au très moderne Théâtre Antoine, le plus souvent au Vaudeville, boulevard des Capucines.

HÉRITAGE ET POSTÉRITÉ

« Tout pouvoir vient du peuple et doit aller au peuple : c'est l'idée fondamentale, le sentiment profond qui anime toutes les harangues de Gambetta. S'il était autoritaire – comme on l'a dit peut-être un peu superficiellement, en tout cas avec exagération – il proclamait que toute autorité émane du suffrage universel. »

Henri Genevois, « Notice » dans *Les enseignements de Gambetta : A B C de la démocratie*, Paris, Chamuel, 1895

Défendre la mémoire

Les amis et les soutiens de Gambetta contribuent à transmettre la mémoire héroïque du combat politique des républicains, sous l'Empire puis la Défense nationale au cours des années 1870. Ils font taire les dénigrement venus soit des radicaux, qui ne lui ont pas pardonné sa ligne modérée, qu'ils qualifient d'opportunisme perçu comme une trahison de l'idéal républicain en instituant le système parlementaire ; soit des conservateurs, qui se gaussent de son allure générale, son débraillé et son absence de savoir-vivre, son anticléricalisme et ses liens avec les francs-maçons. Il est représentatif d'une république petite-bourgeoise honnie.

Commémorer

Les gambettistes sont les initiateurs d'une vaste entreprise de commémoration. Son nom est donné à des avenues et des places. Des statues sont érigées à Paris, Sèvres et Cahors. Son cœur est transféré au Panthéon en souvenir de son action pour repousser l'ennemi prussien. Ses proches se rassemblent lors d'un pèlerinage annuel dans sa maison mortuaire.



Maison des Jardies / CMN

Historiographie

Joseph Reinach est le premier à justifier l'œuvre de Gambetta. Il publie de nombreux documents, dont l'intégralité des discours publics. Il écrit l'histoire du « Grand Ministère ». Il défend l'idée que Gambetta a une conception claire et précise des réformes à opérer pour « républicaniser » le pays. Loin de n'avoir été qu'un beau parleur et un tempérament brouillon, il a permis à la France, en se ralliant au parlementarisme, de mettre un point final au processus révolutionnaire. Biographies, ouvrages spécialisés comme livres populaires, dispensent cette lecture positive voire historiographique de l'action de Gambetta.



Henri Martine / reproduction Léonard Guenard / CMN

« Deux hommes de domination »

Compagnons et adversaires

Inscrits dans l'histoire de la Troisième République comme des compagnons de route aux *tempi* différents, Clemenceau et Gambetta furent des adversaires dans l'hémicycle, tout en portant des valeurs identiques et en cultivant des idées très proches. Tous deux furent d'ardents démocrates qui, par la réforme, ont œuvré pour l'institutionnalisation et l'enracinement de la République par le peuple et pour le peuple.

Hommes de gauche, refusant tout pouvoir autoritaire, l'un et l'autre ont pu, par leur éloquence à la tribune et leur force de conviction sur le terrain, mettre la question sociale au cœur des débats et faire adhérer leurs contemporains à un parlementarisme socialement audacieux.

Peu attirés par les honneurs et se méfiant de la gloire, ils ont su, selon les circonstances, faire corps avec leur patrie menacée et blessée : Gambetta en 1870, Clemenceau en 1914. « Leur religion fut la France » comme Gambetta le proclame dans son discours de Périgueux en 1873.

Tous deux ont été des « hommes de domination », à savoir « au sens le plus noble pour le dominateur et pour le dominé puisqu'il s'agit d'une maîtrise d'idéalisme dont l'effort est d'emporter l'homme jusqu'aux suprêmes hauteurs de la pensée et de l'action », tel que le définit Clemenceau lors de l'inauguration du monument de Gambetta à Nice en 1909.

Refuges et héritages

Dans leur vie privée, ces hommes publics ont choisi de cultiver le secret et ont été conquis par des demeures éloignées de l'agitation parisienne. Aux Jardies et à Bélébat, en compagnie de leurs amours et de leurs amis, ils reprenaient courage pour affronter le monde vibrionnant et tumultueux de la politique.

Enfin, même si la panthéonisation de Gambetta le fait entrer dans le cercle des Grands hommes pour l'éternité, ni lui ni Clemenceau n'ont laissé en héritage une idéologie partisane, étiquée et incapable d'affronter les vicissitudes.

En hommes libres et confiants dans l'avenir, ils ont légué aux générations futures leur foi inaltérable en la République « fondée sur le roc immuable des volontés populaires en faisant confiance en la démocratie [pour] la faire meilleure [et] lui permettre d'arriver à se gouverner elle-même. »

CENTRE DES MONUMENTS NATIONAUX